

Bleue comme une orange

**9/16 - Les huguenots à la conquête du (Nouveau) Monde
Noyon, Genève, Lille, Anvers, Leyde, Londres, Stockholm, New York, etc.**

Les huguenots, émigrés protestants de France, furent parmi les plus actifs de cette classe de bourgeois, qui, du XVI^e au XVII^e siècle, déclenchèrent aux Provinces-Unies des Pays-Bas, puis au Royaume Uni, aux Etats-Unis, en Europe et dans le monde entier, un séisme philosophique, politique, économique dont l'importance, tel un raz de marée né loin des côtes, ne se révéla qu'à la fin des guerres napoléoniennes, avec la « révolution industrielle ».

« Toutes ces nations, nous dit Zweig, doivent la plupart de leurs succès politiques à l'influence éducative de l'austère ministre de Genève. » Comprenez Jean Calvin, natif de Noyon, en Picardie. Voici un bref aperçu de ces implacables fanatiques du profit et du progrès.

Si l'on sait d'où viennent les huguenots, on est moins sûr de la provenance de leur nom. L'étymologie la plus courante le fait dériver de l'allemand *Eidgenossen*, les « camarades liés par un serment », les membres d'une ligue, les « confédérés ». Le mot aurait transité en français par Genève, vers 1520, sous la forme « eyguenet », pour désigner les partisans de la Confédération (helvétique), hostiles au duc de Savoie. Ces « eyguenets » ayant accueilli Calvin, l'un des théologiens de la réforme religieuse, les « eyguenets » devinrent des « huguenots » - également connus sous le nom de « religionnaires », puis de « protestants ». Tâchez de vous en souvenir quand on vous posera la question au Jeu des mille Euros.

La France et les Pays-Bas espagnols (alias Belgique) connaissent deux vagues d'émigration protestante, ou huguenote. La première à la fin du XVI^e siècle avec les guerres de religion en France et la répression de Philippe II d'Espagne dans les Flandres. La seconde avec la révocation de l'édit de Nantes en 1685. 150 000 huguenots trouvent « Refuge » aux Provinces-Unies et 40 000 en Angleterre. Le règne de Marie Tudor, Marie la sanglante, Marie la catholique, de 1553 à 1558, n'est qu'une parenthèse. Les huguenots persécutés fuient vers les pays de « l'arc du refuge », la Suisse, la Prusse, le Brandebourg, les Pays-Bas du nord et l'Angleterre. On les accueille d'autant mieux que le plus gros d'entre eux sont marchands, artisans, entrepreneurs. Une « immigration choisie », dirait-on aujourd'hui, et non pas une simple main d'œuvre musculaire. Ou pas seulement. La raison en est simple : il est plus facile à ceux-là d'emporter avec eux leurs talents et leurs activités, qu'aux nobles et aux paysans attachés à la terre par la propriété et le labeur. Nous suivrons quelques familles de ces huguenots émigrés entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Plus particulièrement ceux, illustres autant que méconnus, de Flandres et de la châtellenie

de Lille¹ – les Flamands formant la majorité des immigrants en Hollande. Pionniers, défricheurs, inventeurs et entrepreneurs, les exilés huguenots se fraient une voie révolutionnaire dans une époque révolutionnaire : ils marchent à l'avant-garde d'un capitalisme désormais mondialisé et en voie d'industrialisation.

Les premières *Bible* de Luther traduites en français arrivent en cachette à Lille vers 1522, aussitôt suivies de l'Inquisition qui brûle les livres hérétiques, interdit les réunions nocturnes dans les cabarets et met à mort ses premiers luthériens à partir de 1526. Martin Recq et Guillaume Chivoré sont ainsi brûlés vifs sur la Grand'Place, cependant que trois autres périssent par l'épée le 23 mai 1533. Pour un aperçu de la vie quotidienne dans les Flandres, durant cette longue terreur, voyez le film de Lech Majeski, réalisateur polonais amateur d'art, *Bruegel, le moulin et la croix*, qui anime en 2011 un tableau de 1564, « Le portement de croix ». Certains hérétiques sont décapités et leur tête portée en triomphe, les blasphémateurs ont la langue percée ou coupée. Parfois, comme à Douai, on les enterre vivant dans une cage de fer, sauf la tête, afin qu'ils puissent renier leurs hérésies avant de périr. Des communautés anabaptistes, plus extrémistes que les luthériennes, se forment autour de Lille dans les années 1530.

Mais ce sont les calvinistes nouveaux venus qui vont s'imposer. Calvin, le voisin picard, né en 1509 à Noyon, traduit son maître livre, *L'Institution chrétienne*, écrit en latin à Genève en 1536, en français en 1541. Il réécrira, augmentera et retraduit son livre, à plusieurs reprises, jusqu'à la version finale de 1559 (en latin), et de 1560 (en français), juste avant sa mort en 1564. Le Lorrain Pierre Brully, né à Metz vers 1515, prêtre catholique, se convertit et devient l'assistant de Calvin, alors à Strasbourg. Nommé pasteur à Tournai (aujourd'hui en Belgique), en 1540, il sillonne la région wallonne, prêche la nouvelle religion, et finit brûlé cinq ans plus tard. D'autres conversions au calvinisme ont lieu en 1544 à Lille parmi les notables, petits nobles et bourgeois. Un certain Jean III Le Sauvage, seigneur d'Escobecques, lettré, haut en couleur et désargenté, retient l'attention de ses contemporains :

« Bien est vrai qu'il était calviniste, reconnaît l'avocat catholique Pontus Payen, mais non pas de ces songereux chagrins et revêches évangéliques qui ont ordinairement la face morne, pâle et mélancolique. Quand il était question de matière d'État, il en discourait gravement et subtilement, s'aidant fort de Platon, Aristote, Demosthène, Cicéron, Plutarque et Machiavel... Au contraire, s'il fallait rire, c'était l'homme au monde qui récréait le mieux, n'étant jamais dépourvu de sornets et propos facétieux, puisés dans les œuvres de Lucien [de Samosate], Érasme, et maître François Rabelais.² »

Contre l'Église catholique, un humanisme bravache s'associe encore à la religion réformée.

¹ *Les réfugiés protestants de la Châtellenie de Lille en Hollande (milieu XVI^e - début XVIII^e siècles)*, thèse d'Alain Desrousseaux, Université de Lille, 2016.

² « Nobles, calvinistes et gueux en 1566 : trois figures de la révolte, Escobecques, Longastre, Hannecamps » Alain Lottin, *Revue du nord*, 2012.

Des réformés s'exilent dès 1548 pour l'Angleterre et l'Inquisition brûle ses premiers calvinistes en 1555 – cependant que Calvin, à Genève, exile, persécute, pend et brûle ses propres « hérétiques »³. Cependant, la cité drapière des Flandres reste dynamique. Elle commerce la laine avec l'Angleterre, les produits finis avec Anvers, les Pays-Bas et jusqu'en Russie. Quand l'Angleterre se réserve les laines, Lille se spécialise dans la transformation du lin, et la région dans la sayetterie, ou « nouvelle draperie », faite de laines espagnoles. Sur les 40 000 Lillois de la châtellenie en 1566, 6 % s'acquittent du Droit de bourgeoisie ou l'héritent de leur père (la transmission semble exclusivement masculine), sauf les bâtards évidemment. Soit 2 617 bourgeois. La grande bourgeoisie regroupe les drapiers (la majorité), les marchands, les teinturiers, les taverniers. La petite et moyenne bourgeoisie englobe les compagnons et les marchands plus modestes. Mais la guerre contre l'empire espagnol va fracasser cette prospérité.

Les réformés sont écrasés par l'Inquisition quarante-cinq ans durant. Ils refusent de payer la dîme, l'impôt dû à l'Église, qu'ils surnomment la « putain de Babylone ». Ils refusent la confession vue comme un moyen de domination des consciences, ainsi que le trafic des Indulgences, les quêtes et les offrandes aux âmes des morts, qui n'ont à leurs yeux d'autre intérêt que d'entretenir l'Ordre parasitaire des ecclésiastes. Les calvinistes de La Gorgue, plus en verve rigolarde que leur maître, prennent l'habitude de se poster devant la maison du curé en criant « La messe à 4 sols, à 3 sols, à 3 gros, à un gros... à la fin, rien du tout !⁴ » Mais c'est bien l'Église elle-même, ses saints et ses icônes, comme médiatrice entre les croyants et Dieu, qu'ils exècrent. 3 000 à 4 000 partisans de la religion réformée, armés de pistolets, se retrouvent pour un prêche au château d'Annezin (près de Béthune) en décembre 1565. Les coups d'éclat se multiplient à partir du printemps 1566. Les prêches en plein air rassemblent des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants. 7 000 convertis au calvinisme se rassemblent à Bondues le 2 juillet, dans la châtellenie de Lille, pour assister au premier baptême selon la nouvelle religion. Les réformés fracturent la prison de Poperinge, près d'Armentières, le 10 juillet, et libèrent leurs coreligionnaires dont un anabaptiste. L'évêque d'Arras se fait tirer dessus pendant une messe le 21 juillet. À Hondschoote le lendemain, le prêcheur Sébastien Matte, ancien bonnetier né à Ypres, agitateur professionnel passé par l'Angleterre, gardé par près de 200 hommes, réunit 8 000 fidèles et baptise publiquement deux enfants. Les esprits se sont échauffés tout l'été. Les « dogmatiseurs » et les « sectaires » déchainent leur furie le 10 août 1566 à Steenvoorde, « la pierre du gué » en néerlandais, à 38 kilomètres de Lille, aujourd'hui en France. Après un autre prêche enflammé de Sébastien Matte, les « gueux » – du néerlandais *guit*, les fourbes, les fripons, – saccagent la chapelle du couvent Saint-Laurent, détruisent tableaux et statues. La Flandre s'embrase. « Tout s'en va en flammes comme paille⁵ », note l'historien nordiste Alain Lottin, les livres liturgiques, les orgues, les tables d'autel. Les révoltés fracturent les églises aux cris de « Vive les

³ Cf. Stefan Zweig, 1936. *Conscience contre violence. Castellion contre Calvin*. Et notre chapitre précédent, « Jean Calvin et l'esprit de l'industrialisme »

⁴ *La Révolte des Gueux en Flandre, Artois et Hainaut*, Alain Lottin, Presses universitaires du Septentrion, 2016.

⁵ *Idem*.

gueux » et font ripaille aux frais des curés. La révolte atteint Lille le 15 août d'où l'on voit les colonnes de fumées monter des plaines alentour, puis elle gagne l'intérieur des Flandres et le Brabant le 20 août. En décembre, les gueux se réunissent encore à Templeuve, puis sont mis en déroute à Wattrelos et Lannoy. La bataille d'Anvers, alors peuplée de 110 000 habitants, lance en mars 1567 la « Guerre de quatre-vingts ans ». Philippe II d'Espagne crée son Conseil des Troubles, la terreur redouble dans les Flandres, et les grandes migrations débutent. La population lilloise tombe à 32 000 en 1597. Elle ne retrouvera son niveau antérieur qu'en 1650.

À Canterbury en Angleterre, comme à Leyde en Hollande, les premiers réformés francophones venus des Pays-Bas méridionaux fondent des entreprises et des « Églises wallonnes ». Ils rejoignent les guildes, construisent des moulins à foulons, des peignages, des forges, et se mêlent de politique. Du côté bourgeois et républicain plutôt que du côté aristocratique et orangiste. Quant aux régions de départ, elles sombrent dans la désolation. À Poperinge, l'industrie du velours s'effondre. 12 000 artisans tapissiers quittent la seule ville d'Audenarde. La riche Hondschoote, près d'Armentières, se vide. Louvain et Liège perdent le tiers de leurs habitants et Anvers plus de la moitié (soit 50 000). Les champs et les maisons sont à l'abandon et le loup revient aux portes de Gand, la ville de Jan et Hubert Van Eyck, les grands peintres de *L'Adoration de l'agneau mystique*, installée en 1432 dans la cathédrale Saint-Bavon. C'est une saignée d'hommes et de femmes industriels. Les ouvriers qualifiés de la sayetterie, les artisans, les entrepreneurs et habitués des premières Bourses (Bruges et Anvers) quittent l'une des régions les plus riches du monde pour la Hollande. Dans ces Pays-Bas du nord, l'industrie textile était en déclin, concurrencée par la « neuve draperie » des Flandres et d'Artois, au point de dépeupler les villes⁶. Avant les grandes migrations venues du sud, le nord ne produit qu'à peine un dixième du textile des Pays-Bas. Chaque ville tente alors d'accaparer les nouveaux arrivants par des politiques d'attractivité : offre de locaux à bas coûts voire gratuits (souvent dans des églises réquisitionnées), des exemptions de taxes, et des subventions – un « Programme de Reconversion de la Hollande », dirait-on aujourd'hui. Dans cette course aux investisseurs, la ville de Leyde tire son épingle du jeu et devient la première cité textile d'Europe. Entre 1575 et 1619, la moitié des nouveaux arrivants à Leyde, débordant d'un esprit « pionnier » et revanchard, déclarent une activité liée au textile, et encore la moitié d'entre eux est déjà spécialisée dans la nouvelle draperie. Leyde ne sera réellement concurrencée par Lyon qu'à la fin du XVII^e siècle. Avec ses bûchers, sa terreur, ses destructions de villes, Philippe II d'Espagne a saccagé la région la plus riche de son empire, et initié la prospérité déconcertante de ses ennemis hollandais.

Voici les plus éminents huguenots de l'exil flamand – ou wallon, comme on nomme alors les Flamands francophones. Les Lillois reconnaîtront les noms de grandes familles patronales encore dans la région. Parmi les capitaines de fabriques partis pour la ville drapière de Leyde, les Le Pla et les Hennebo sont déjà drapiers quand ils

⁶ *The first modern economy. Success, failure, and perseverance of Dutch Economy, 1500-1815*, Jan de Vries et Ad van der Woude, Cambridge University Press, 1997 (non traduit).

quittent Bondues et Linselles. Ils deviennent en Hollande des grands du textile. Jean Motte, nom de famille toujours célèbre de l'industrie nordiste, les rejoint pour monter son cabinet de notaire des Wallons. Les Geraert, de Nouvelle-Église près de Calais, les De Hondt, De Ruysscher et Odoux sont également de grandes familles textiles émigrées entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle. Leurs membres s'associent, se marient, s'imposent sur la place. Leur réussite est époustouflante. À peine arrivés chez leurs coreligionnaires hollandais, ces drapiers révolutionnent la production. De rurale et artisanale qu'elle était en Flandre, en Artois, en Picardie et en Normandie, l'industrie textile devient en Hollande urbaine et industrielle.

Jusqu'alors, le marchand drapier coordonnait la fabrication du drap, morcelée en plusieurs étapes (lavage, séchage, triage, filage, cardage, tissage, foulage, apprêtage, etc), et dispersée entre les domiciles des différents maîtres-artisans, tous indépendants. Les tisserands, par exemple, devenaient maîtres après cinq années d'apprentissage auprès d'un maître. Vers 1630, voire bien avant, ces huguenots exilés modernisent le *process* en concentrant la fabrication en une seule manufacture. Le *domestic system*, l'organisation préindustrielle du travail, cède la place à l'atelier collectif. La production est alors mieux contrôlée, rationalisée, hiérarchisée. L'horloge et le contremaître scandent la besogne. Les quantités et les délais s'adaptent à la demande tandis que la qualité s'améliore. De simples drapiers, ces émigrés deviennent « marchands drapiers » ou « fabricants », propriétaires de leurs fabriques et patrons de leurs salariés. Cette modernisation bouleverse la filière et assure à ces familles une position dominante sur le marché. Elles construisent leurs propres teintureries, leurs propres moulins à foulons. Ce que les économistes nomment *intégration verticale*⁷. En somme, ces réfugiés flamands, arrivés à Leyde avec leurs techniques avancées, propulsent l'activité première et centrale de la révolution industrielle, le textile, vers son mode d'organisation industrielle. Le modèle manufacturier peut dès lors répandre en Angleterre comme en France son exploitation concentrationnaire d'artisans en voie de prolétarianisation. Le philosophe écossais, David Hume, relève dans sa volumineuse *Histoire de l'Angleterre* – quatre volumes entre 1754 et 1762 - l'ingénieux apport des immigrants flamands :

« La plupart des fugitifs, étant les plus industriels habitants des Pays-Bas, et ceux qui avaient rendu ces provinces si célèbres par les arts qu'ils y exerçaient, la reine [Elizabeth 1^{ère}, reine de 1558 à 1603], en les recevant, eut l'avantage d'introduire dans son royaume plusieurs manufactures utiles et inconnues jusqu'alors aux Anglais. »

Ce sont les huguenots hollandais et flamands, selon Hume, qui accélèrent l'industrialisation de l'économie anglaise au XVII^e siècle, à commencer par le textile.

Un capitaine d'industrie hollandais retient spécialement l'attention, Pierre De la Court le Vieux. Né à Ypres, il se marie avec Jeanne del Plancke, de Marcq, près de Lille. Ils

⁷ Cf. « Une capitale de la laine : Leyde », Émile Coornaert, *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1946. Ou encore *Les réfugiés protestants de la Châtellenie de Lille en Hollande*, *op. cit.*

s'installent à Leyde en 1613 et s'associent aux Wallons locaux. Eux aussi vont faire fortune grâce à leur manufacture, qui, ayant éliminé les intermédiaires, contrôle tout, depuis l'achat de la laine jusqu'à la vente du produit fini. Mais c'est politiquement et idéologiquement qu'ils marquent leur époque. Les De la Court sont avec leurs deux fils Pieter et Johan de proches alliés du Grand-pensionnaire Jean de Witt. Ce dernier prend le pouvoir en 1653 pour établir la « République de la vraie liberté » qui élimine dix-neuf ans durant le *stadhoudérat*, la lieutenance de la famille d'Orange, la survivance nobiliaire de la république néerlandaise. Les publications des fils De la Court jouent un rôle de premier plan dans la diffusion des idées républicaines et libérales. Ils sont alors la pointe avancée des intellectuels de l'époque.

Parmi les Flamands émigrés aux Pays-Bas, la célèbre famille Six, échevins d'Armentières et de Lille, rejoint Amsterdam après le sac d'Anvers. Ils y deviendront de riches teinturiers et des alliés des régents. L'un de leurs descendants apparaît dans la fameuse *Leçon d'anatomie du Docteur Tulp* de Rembrandt (1632). Un autre, Jan Six, sera l'un des mécènes du peintre de Rotterdam, à qui il commande son portrait. C'est une consécration. Il fera une apparition dans le roman de Simone van der Vlugt intitulé *La maîtresse du peintre* paru en 2020⁸. Les Flamands ont obtenu en quelques années la puissance et les atouts de leur puissance.

Voyons maintenant la fondation de la Nouvelle-Amsterdam (1624), ex-Nouvelle-Angoulême (1524) – si François 1^{er} s'était davantage intéressé au Nouveau Monde qu'à l'Italie – et future New-York (1664, année de fondation de Kronenbourg, mais ça n'a aucun rapport).

Le capitaine anglais Henry Hudson débarque en 1609 sur les îles de Manhattan et Staten Island (*Staaten Eyslandt*), pour le compte de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, créée sept ans plus tôt. Il installe les premiers comptoirs de commerce, hollandais, le long du fleuve qu'on nomme désormais *Hudson river*. Cette même année 1609 voit la création de la Bourse d'Amsterdam, notamment grâce aux afflux d'or et de milliers de juifs et de huguenots, rescapés, entre autres, du sac d'Anvers par les troupes espagnoles et catholiques (1576). Bruges au XIII^e siècle, Anvers en 1508, avaient déjà diverses bourses de valeurs éclatées par nationalités, mais c'est Amsterdam qui inaugure la première Bourse « universelle ». C'est là encore qu'a lieu la première cotation de la première multinationale du monde, la Compagnie néerlandaise des Indes, déjà présente à Batavia (l'Indonésie), et qui s'implante cette année là dans l'estuaire de l'*Hudson river*. 1609 marque l'envol du capitalisme hollandais, sinon du capitalisme financier, sinon du capitalisme.

Le célèbre *Mayflower* accoste onze ans plus tard en 1620 avec à son bord une troupe de dissidents puritains anglais. Ils fondent la ville de Plymouth, dans le futur Massachusetts. Ils sont suivis du *Fortune* en 1621, du *Pigeon* en 1623 et du *Nieuwe Netherland* en 1624. À leurs bords : des Lillois, des Calaisiens, des *dissenters* anglais⁹. Et Pierre Minuit, le Tournaisien qui marchandait l'île de Manhattan (*Manna-Hata*, « L'Île aux collines »), en 1626 au chef des Lëni-Lenapes, les « vrais

⁸ Éditions Philippe Rey.

⁹ Les *dissenters*, dissidents ou séparatistes en Français, sont des protestants puritains qui font sécession d'avec l'Église anglaise.

hommes », les « hommes authentiques », étrangers à toute idée de propriété, pour soixante florins de camelote et de verroterie, soit l'équivalent de 24 dollars actuels. On voit que nos huguenots étaient non seulement de vertueux chrétiens mais – grâce à Dieu – d'habiles hommes d'affaire, prédestinés à mettre en valeur cette vaste terre laissée en friches par les sauvages païens. Hé, justement ! « Friche », me dit mon dictionnaire, est un mot d'origine germanique, à rapprocher du moyen néerlandais *versch (lant)*, « terre gagnée sur la mer », « polder », etc. Bref, c'est un continent, comme chacun sait, que huguenots et Hollandais gagnèrent sur l'océan, et sur les sauvages qui l'infestaient paresseusement.

Le Flamand Jesse Forest organise les départs de Leyde vers l'Amérique pour le compte de la Compagnie néerlandaise des Indes. Les Forest avaient quitté Avesnes pour Sedan en 1601 avant de migrer vers Leyde où ils devinrent teinturiers et marchands de draps. Le fils, Jesse Forest, d'abord teinturier, sert comme capitaine dans l'armée du prince Maurice de Nassau. Il organise dès 1615 avec l'ambassadeur anglais à La Haye le départ pour l'Amérique des Wallons et des puritains anglais réfugiés en Hollande. Lui-même embarque sur le *Pigeon* avec une dizaine de passagers de Lille et de ses environs (Roncq, Linselles, Halluin, Armentières, Tourcoing, etc.). La Compagnie des Indes le charge d'établir une nouvelle colonie en Guyane. Suite à un problème de mât, l'équipage se scinde. Forest demeure en Guyane, le reste du groupe remonte vers le nord jusqu'à Manhattan. Ses membres y entament un fructueux commerce de fourrures, de tissus et d'outils avec les Indiens. Mais faut-il répéter que ces aventuriers explorateurs – tout comme leurs devanciers catholiques, espagnols et portugais – sont avant tout d'avidés *businessmen*. Des pirates marchands. Parmi ces pionniers wallons, les Mahieu, une famille de commerçants dans le textile, quittent Lille en 1590 pour émigrer à Canterbury en Angleterre. Après un mariage avec d'autres Lillois, les Couck (devenus Cook ou encore Cooke), les Mahieu passent par Leyde en 1603 avant de gagner la côte américaine à bord du *Mayflower* en 1620, cette célèbre embarcation du type des *fluyt* néerlandaises.

Les Couck et les Mahieu fondent avec d'autres anglo-néerlandais la Compagnie *Plymouth Plantations* dans une colonie du même nom au nord de New York. Voilà les « pères pèlerins » de l'Amérique : des Flamands, des Anglais, des Hollandais. Philippe de Lannoy, neveu de Couck, quitte Tourcoing pour le nord de l'Angleterre avant de rejoindre Leyde, en famille, en 1591. Ils passent en Amérique à bord du *Fortune* en 1621. Dans la colonie de Plymouth, ils sont patrons de plantations, de pêcheries, constructeurs de ponts et de routes, et guerroient contre les Indiens. Les De Lannoy restent aujourd'hui célèbres pour avoir eu un président des États-Unis parmi leurs descendants directs, un certain Franklin *Delano* Roosevelt, de 1933 à 1945. Roosevelt, un *Chti Tourquenio* ?

Apparaissent aussi sur les registres de navigation Philippe du Trieux et Jacquemine Noiret, Roubaisien et Lilloise bannis de leur ville, et mariés à Amsterdam. Ils embarquent sur le *Nieuwe Netherland* en 1624 pour la future île de Manhattan qui ne compte encore qu'une trentaine de maisons. La famille Maton de Tourcoing les

accompagne, ainsi que Pierre Minuit, devenu Pieter Minwit après que ses parents aient fui Tournai. À son arrivée, c'est lui que la Compagnie néerlandaise des Indes nomme au poste de gouverneur de la colonie, auquel lui succédera en 1647 le Frison Pieter Stuyvesant.

Le 24 mai 1626, Pieter Minwit, assis sous un tulipier en compagnie du chef de la tribu des Lenapes, lui échange l'île aux conditions déjà rapportées. Une place porte aujourd'hui le nom de Pieter Minwit sur l'île la plus chère du monde. Quant à celui de Wall Street, il rend hommage aux Wallons débarqués sur *Waal Straat*, de même que Brooklyn et Harlem se nommaient d'abord *Breukelen* et *Haarlem*.

Voilà les pères fondateurs des États-Unis. Des *dissenters* anglais et quelques dizaines de Flamands Wallons, bâtisseurs de la Nouvelle-Amsterdam, ex-Nouvelle-Angoulême et futur New York, site originel des États-Unis d'Amérique. Nombre de présidents étatsuniens sont d'ailleurs revenus à Leyde sur les traces de leurs ancêtres. Neuf présidents américains ont eu des cousins néerlandais à Leyde, dont George Bush Sr. et Jr. C'est ainsi que George Bush Sr découvrit le nom de ses aïeux débarqués du *Mayflower* : des dénommés Coucke et De Lannoy, probablement originaires de Lille avant leur émigration vers le refuge hollandais¹⁰. Le trentième président américain Calvin Coolidge est également affilié aux Delano. Même Barack Obama est – entre autres – d'origine néerlandaise par sa mère, descendante de la famille Blossom, de Leyde, et d'un certain Marin Duval, huguenot nantais devenu Mareen Duvall.

Côté anglais, les 40 000 exilés huguenots fondent dès le milieu du XVI^e siècle leurs propres églises à Canterbury, Norwich, Southampton et Londres. Un tiers des huguenots de Canterbury sont flamands. Parmi eux, les familles Houblon (de Lille, ça ne s'invente pas) et Du Quesne (de Valenciennes), qui deviendront Du Cane, vont eux aussi marquer l'histoire anglaise et y jouer les premiers rôles.

Les huguenots londoniens s'activent en politique comme en économie. Ils financeront, après la révolution de 1688, la création de la Banque nationale d'Angleterre, surnommée la « banque huguenote ». La deuxième génération d'immigrés compte Peter du Cane parmi les échevins de Londres. Des trois frères Houblon, John, Abraham et James, le premier, le plus illustre, est nommé shérif de Londres en 1689, puis échevin et enfin maire de la capitale en 1695. Mais John reste surtout comme le premier gouverneur de la Banque centrale d'Angleterre, c'est-à-dire du levier financier de la révolution industrielle. Preuve de sa gloire durable, le visage de ce Lillois d'origine apparaît sur les billets de cinquante Livres en 1994. Son frère Abraham lui succède à la tête de la banque centrale cependant que James, lui-même un riche commerçant, est également échevin de Londres. Les huguenots, dont nombre de Flamands, ont donc piloté le décollage économique de l'Angleterre après la Glorieuse révolution de 1688. Sans même revenir sur leur contribution à l'agriculture et à l'artificialisation des Fens¹¹, ni sur l'importation de savoir-faire textiles qui émurent tant David Hume, ils ont précipité l'invasion de l'Angleterre par

¹⁰ « Dutch, Digging Deep, Find Bush's Pilgrim Roots », *New York Times*, 18 juillet 1989.

¹¹ Cf. notre chapitre 3, « *Je lutte et j'émerge* - Au pays des ingénieurs hydrauliciens ».

Guillaume III, assuré sa victoire, et par là-même, la révolution bourgeoise du royaume. Son *orangisation*.

Cap au Nord maintenant. Louis de Geer quitte Liège pour Amsterdam et rejoint la communauté wallonne de Suède en 1613. Des émigrés des Flandres exploitent déjà des forges. Avec la famille De Geer, dont Louis est le représentant le plus connu, l'exploitation des sous-sols et la métallurgie prennent une tournure industrielle. Investisseur et financier, Louis de Geer est resté comme « le père de l'industrie suédoise » grâce à ses forges de Noerköping et Finspång, ses mines de fer de Dannemora, et son commerce des armes. Le roi Gustave II Adolphe en fait d'ailleurs son munitionnaire officiel, et l'anoblit. L'industrie extractive prospère entre 1620 et 1640. Au point que De Geer doit ouvrir des bureaux de recrutement en Hollande, en Zélande, en Wallonie, en Lorraine et en Allemagne du Nord pour trouver de la main d'œuvre qualifiée. Malgré les interdictions de Philippe IV, roi d'Espagne, de tout départ depuis Namur, 5 000 ouvriers ferronniers émigrent en Suède.

La seconde vague d'émigration protestante, en France, part surtout du sud-ouest. Elle nous intéresse au même titre que l'émigration flamande par son ingéniosité, et comme illustration d'un protestantisme devenue la « religion industrielle » de l'époque¹². Cette émigration commence avec les dragonnades du Poitou en 1681 et s'enfle avec la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Les exilés sont artisans, commerçants, paysans, orfèvres, teinturiers, tisserands. Ceux qui ont des contacts à l'étranger et les moyens de fuir, émigrent vers les pays protestants et leurs colonies : Provinces-Unies, Angleterre, Allemagne, Suisse, Scandinavie, Afrique du sud, Amérique, et même en Nouvelle-France (Canada, Louisiane, Terre-Neuve).

Parmi ces fugitifs, Frédéric-Armand de Schomberg (1615-1690), prince huguenot et allemand, chef de guerre talentueux qui sert dans les armées de six pays, dont la France, où il devient maréchal en 1675 avant d'en être chassé dix ans plus tard par la révocation de l'édit de Nantes. C'est lui qui dirige l'invasion de l'Angleterre en 1688 (la Glorieuse Révolution), pour le compte de Guillaume III d'Orange, à la tête d'une armée de 15 000 hommes, dont 3 000 huguenots et nombre d'officiers ayant servi depuis des années sous ses ordres.

Le Parisien Daniel Marot, l'un des architectes et dessinateurs les plus en vue de la Manufacture des Gobelins, émigre également aux Pays-Bas. Il construit alors des palais pour Guillaume III et la salle des États-Généraux à La Haye. Marot participe lui aussi à l'invasion de l'Angleterre en 1688 avant de revenir en Hollande.

Les protestants du Gard et des Cévennes s'exilent plutôt en Italie. Ainsi la famille André, fabricants de toile originaires de Nîmes émigrés en 1677, qui donneront bien plus tard et bien plus loin leur nom au *blue jean* Denim.

Nos livres et nos profs d'histoire nous l'ont bien enseigné. Avec ses persécutions et conversions forcées, Louis XIV perd d'éminents artisans et entrepreneurs, jusqu'aux proches qui l'habillent et ornent le château de Versailles. L'ébéniste Corneille Gole par exemple, le fils de Pierre Gole (1620-1684), lui-même « ébéniste du roi », s'exile

¹² Cf. notre chapitre précédent, « *Jean Calvin et l'esprit de l'industrialisme* »

après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Colbert et Vauban, le ministre des finances et celui des armées, s'inquiètent en vain auprès du roi. Ils savent quel savoir-faire se perd avec les émigrés. Ces protestants qui fuient les Flandres et la France sont à la fois les meilleurs représentants de la nouvelle économie industrielle et marchande, les défenseurs du libéralisme, et ceux de la Réforme protestante. À nouvelle économie, nouvelle religion ? À moins que ce ne soit l'inverse ? Laissons la conclusion à Stefan Zweig :

« C'est avec raison que Weber signale dans sa célèbre étude sur le capitalisme qu'aucun élément n'a été plus favorable à l'industrialisme que la doctrine calviniste de l'obéissance absolue, parce que préparant religieusement les masses dès l'école au nivellement et à la mécanisation. Mais l'organisation énergique d'un Etat accroît toujours le dynamisme extérieur de ses citoyens. Cette magnifique race de navigateurs et de pionniers, ces gens rudes, tenaces et sobres qui conquièrent et colonisèrent des continents pour le compte de la Hollande d'abord, et pour celui de l'Angleterre ensuite, étaient dans leur majorité d'origine puritaine ; cette filiation spirituelle a exercé à son tour une action prépondérante sur le caractère des Américains. Toutes ces nations doivent la plupart de leurs succès politiques à l'influence éducative de l'austère ministre de Genève¹³. »

À suivre...

**Tomjo/ Pièces et main d'œuvre
Lille, Grenoble
Janvier 2021**

Van Robais importe le système manufacturier au Royaume de France

Un premier exemple de concentration manufacturière, sans doute exceptionnel selon l'historien Derville, est attesté à Lille en 1458. Des drapiers font travailler des ouvriers flamands dans leurs ateliers et envisagent la construction de leurs propres moulins à foulons^a. Les marchands, à la tête des échevinages, sont hostiles à ces concentrations et les interdisent. Ils veulent garder le contrôle de la filière en sapant le pouvoir de ces proto-industriels. Mais la logique ne demande qu'à s'imposer. Ce qu'elle fait deux siècles plus tard en Hollande.

Le projet d'une « manufacturisation » de la France s'écrit sous la plume d'un

¹³ Stefan Zweig, *Conscience contre violence. Castellion contre Calvin*. 1936. p. 252. Livre de poche

huguenot, ardent et normand, qui n'est autre que l'inventeur du terme « Économie politique », Antoine de Montchrestien (*Traité d'économie politique*, 1615). Montchrestien doit s'exiler en 1606 en Angleterre et aux Provinces-Unies après une sombre histoire de duel. De retour en France, avec son *Traité*, il conseille au roi Louis XIII de se lancer dans l'aventure manufacturière suivant le modèle hollandais, car « Tous pays qui ont richesse, ont industrie », écrit-il dans son chapitre « De l'utilité des arts mécaniques et règlement des Manufactures ».

Colbert, plus tard, jalouse la réussite textile des Hollandais. L'industrie est pourtant florissante en Normandie, en Picardie et dans les Flandres. Mais ce que veut Colbert, c'est du « drap hollandais », fin et tissé dans des fabriques modernes. Il crée ses fameuses manufactures royales à renforts de subventions, d'exonérations de taxes, de privilèges de fabrication. La plus importante est la Manufacture textile des Rames, ouverte à Abbeville en 1665 où il fait venir de Zélande le riche drapier Josse van Robais, un réfugié huguenot parti de Courtrai, en Belgique. L'essor de l'industrie oblige parfois à des entorses religieuses. Van Robais s'installe dans la Somme avec cinquante ouvriers hollandais. Il emploie jusqu'à 1 600 Picards – surtout des Picardes en fait – avant que la révocation de l'édit de Nantes, vingt ans plus tard, n'entraîne la fermeture de son usine. La défense de la religion oblige parfois à des entorses économiques. L'usine est néanmoins reconstruite en 1708 et les Van Robais deviennent richissimes.

L'histoire réduit parfois le colbertisme à la création des grandes manufactures – tel l'ancêtre d'un Haut Commissariat au Plan. Malgré ce dirigisme étatique, le système manufacturier peine à s'installer. Non seulement la Manufacture des Rames est unique en son genre, mais sa production n'est pas si concentrée qu'on l'imagine. Les métiers à tisser et les ateliers restent dispersés dans plusieurs quartiers d'Abbeville, même si des contremaîtres de la manufacture principale supervisent l'ouvrage. Ce n'est qu'en 1708 que la famille Van Robais construit à l'extérieur de la ville la manufacture qui rassemble toute la production. On y trouve les ateliers, des magasins, des laveries, des bureaux, des logements ouvriers et même ceux des maîtres^b. À la fin du XVIII^e siècle, à la veille de la Révolution, seuls quelques secteurs comme la soierie, la dentellerie et les glaces sont dotés de « fabriques centralisées ». Les marchands dominent encore la production et les producteurs, le capitalisme français reste commercial. Quand Diderot, en 1780, relève qu'en Hollande, les « manufactures sont quatre fleuves d'or », en référence aux quatre fleuves de la Bible, c'est que l'économie française est encore rudimentaire comparée à celle des Hollandais.

Les économistes expliquent souvent ce retard par le caractère artificiel et étatique de l'industrialisation française qui la rend vulnérable aux aléas politiques. En effet, à la mort de Colbert, l'interventionnisme royal s'estompe. Mais une autre cause réside sans doute dans la résistance des artisans qui répugnent à quitter leurs maisons, leurs familles, leurs ateliers et leurs bêtes pour s'enfermer dans les casernes manufacturières soumises à la discipline de fabrique avec leurs horaires, leurs contremaîtres, et leurs procédés nouveaux :

« C'était là, pour les progrès des entreprises centralisées, des obstacles aussi graves que le manque de capitaux nécessaires à l'établissement des ateliers, à leur outillage, à l'aménagement des habitations ouvrières, ou que la rareté de contremaîtres instruits », avance l'historien Joseph Koulischer^c. Quoi ? Des humains rétifs à leur encasernement industriel ? Allez dire ça à François Ruffin, Arnaud Montebourg et autres militants de la Nouvelle France industrielle, ils vous traiteront de réactionnaires.

a. « L'héritage des draperies médiévales », Alain Derville, *Revue du Nord* n°275, 1987.

b. « Des manufactures aux usines. L'industrie lainière française, XVII^e-XX^e siècles », Jean-Claude Daumas, revue *Historiens et géographes*, 2009.

c. « La grande industrie aux XVII^e et XVIII^e siècles : France, Allemagne, Russie », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1931.